

SOAZIG AARON

**LA SENTINELLE  
TRANQUILLE  
SOUS LA LUNE**

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

LE NON DE KLARA, *roman*, Maurice Nadeau éditeur, 2002.

LA SENTINELLE TRANQUILLE SOUS LA LUNE



SOAZIG AARON

LA SENTINELLE  
TRANQUILLE  
SOUS LA LUNE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

*À J. Aaron et A. B.-Aaron*  
In Memoriam

*À Morgan*  
*À M. Nadeau*  
*À K. Wagenbach-Wolff*



AMIEL (Bruno Ganz) :  
*Lorsque l'enfant était enfant  
il marchait les bras ballants,  
il voulait que le ruisseau soit rivière  
et la rivière, fleuve,  
que cette flaque soit la mer.  
Lorsque l'enfant était enfant,  
il ne savait pas qu'il était enfant,  
tout pour lui avait une âme  
et toutes les âmes étaient une.*

Peter Handke,  
dans *Der Himmel über Berlin*  
de WIM WENDERS

*Troisième veilleuse  
Moi, je ne savais plus à quoi je pensais.  
Au passé des autres, peut-être...  
Le passé de gens merveilleux qui, peut-être, n'ont  
jamais existé...*

*Le marin*  
F. PESSOA



, car plus jamais je ne retournerai à Rocterre. C'est ce que j'écris au notaire avant de signer l'acte d'acquisition de la maison.

Il ne s'agit pas de cette maison, celle de Rocterre, mais de l'autre ou pour mieux dire de la ferme, Castel-d'en-haut en Saint-Marc, anciennement Castel de la Motte et plus anciennement encore la Motte tout court, avant les prétentions et tous les bobards, et de moi, fantôme de moi d'avant moi qui ne suis pas née, pas plus que mes géniteurs.

Mais je suis sur le chasse-roue de Castel-d'en-haut, cherchant la meilleure place, le meilleur plan, en cet après-midi d'un jour de 1919. Je suis là, fêtu folâtre et attentif, l'œil minime associé à l'oreille qui écouterait tante Amandine. Il n'est revenu que fort tard dans l'année 19, imagine. L'enfant d'alors demanderait, c'est grave tante Amandine?

Je ne me souviens plus. A-t-elle dit, fort tard en 19 ou bien le printemps ou bien l'automne, non pas hiver ou été,

car cela ne se peut, puisque, quelque temps après, il y aurait les labours. Printemps forcément, automne forcément.

J'appuie un pied sur le chasse-roue du porche.

Pour simplifier, disons un après-midi de fin d'été, convenons début septembre, nous ne saurons quel jour, l'heure serait d'un milieu d'après-midi, décidons quatre heures au soleil, il ferait beau, lumière cinglante piquant droit sur Jean au milieu de la cour. Il s'est avancé. Je le vois de dos. Costume noir, chapeau noir, valise à la main droite, valise fauve, l'attitude particulière de ceux qui viennent annoncer les morts, endimanchés en pleine semaine. Il s'arrête. Grand, charpenté, planté en terre, il tient le ciel. Tuteur.

Une voix parvient de l'ombre dans l'avancée de la tour d'angle à l'autre extrémité de la cour, loin. Je suis mal placée. Je me perche sur l'autre chasse-roue, celui de la petite porte. De là, je distingue Aristide le frère, une canne pointée, un oubli du geste, par distraction sans doute, j'entends les paroles, celles d'Aristide à peine audibles, celles de Jean, au ton forcé pour franchir l'espace.

Il fait un pas, mécanique encore, retour d'armée. Il se découvre. Le chapeau restera dans sa main gauche. Le dos de Jean, silhouette, découpe noire, aveuglante.

Place inadéquate pour moi qui reconstitue ou plutôt dispose la scène de 1919 à Castel-d'en-haut dont je ne connaîtrai que les ronces, les ruines, la rouille et les toitures dangereuses, ne va pas par là surtout, me disait oncle Jean. Je saute sur un brancard du cabriolet rangé sous le préau au mur sud de la cour. Là, je vois, j'entends.

Ils se hèlent. Jean parle distinctement, il profère les mots du cadastre et des actes notariaux, comme M<sup>e</sup> Dablive de Rocterre, il dit Castel-d'en-bas, je suis passé au bout, il dit Castel-d'en-haut, je viens ici à Castel-d'en-haut, non pas Catlenbas, Catlenhaut.

C'est le schibboleth.

Aristide dit, canne pointée, tu viens bien tard, mon frère.

Il est quatre heures au soleil, c'est déjà tard ici?

Non. Tard, je dis, tu viens tard.

À cette saison, c'est tard tu veux dire?

Oui, tout le monde est rentré ici. Ta classe est démobilisée depuis longtemps et toi, tu viens tard, je te dis.

Tout le monde est rentré ici? L'adjoint au maire de Saint-Marc doit oublier qu'il y a quatre-vingt-seize retardataires, et pour ceux-là il sera toujours tard, maintenant j'ai soif, Aris.

Il avance d'un pas.

La froide épaisseur de l'espace rangé, quasi vide. Ce n'est pas ce qu'il avait attendu. Au moins sa mère, avait-il espéré, ou alors le brouhaha de tous, inévitable, les exclamations, les sourires, les élans, les maladresses peut-être, mais pas la méfiance, les étranges questions de son frère, confierait-il à Amandine, me racontera tante Amandine.

Il avance encore. Je vois Aristide le déhanché reculer, la canne en avant, le geste moins inconscient sans doute.

J'assiste alors à une danse étrange avec canne pointée, une sorte de rituel, où l'un avance, l'autre recule à petits pas précautionneux, se résumant à la sensibilité des pieds accordés, la tension des corps, l'impassibilité des visages, le calme des voix, mais tremblée et ralentie d'Aristide.

On peut se demander ce qu'il y avait eu avant cette danse.

Il y avait un garçonnet disgracié, pied bot valgus et une jambe plus courte que l'autre forcément plus longue. Beau garçon, par ailleurs, et beau parleur, dirait tante Amandine, toujours un œil sur son aîné, phénomène longiligne et laconique, maître du domaine à la mort du père, dressé à cela depuis le berceau.

Il y avait eu les pantalons de l'un, courts, toujours trop courts, finissant de s'user sur les fesses de l'autre et longs, toujours trop longs surtout pour moitié. Il y avait eu cet impayable tailleur ambulante, récalcitrant et fataliste, non cette fois encore, je ne peux aller jusque-là mon pauvre Jean, chevilles et poignets découverts toujours, et toujours ce même tailleur, cruel inconscient, réclamant en riant le sou supplémentaire pour les pattes inégales d'Aristide.

Plus tard, Jean devrait subir les tailleurs de Saint-Marc, tellement semblables dans leurs refus qu'il ne les désignerait que par un pluriel, il dirait les tailleurs, tailleurs bonasses mais réfractaires, sans considération pour ses mesures réelles, car toujours croyant que le tissu n'irait pas jusque-là, qu'aucun tissu n'était prévu pour aller jusque-là. Longtemps, cette affirmation serait pour lui une vérité, comme quatre est l'addition sans contestation de trois et un. Nul doute que, à Saint-Marc tout au moins, les tissus refusaient d'être coupés à sa taille, jusqu'à ce qu'il se dise que ce n'était pas les tissus mais les tailleurs qui refusaient, leur pratique refusait. Cela choquait leur sens de la mesure, ce qu'ils réalisaient représentait déjà un effort extravagant. Ils n'aimaient pas cette plongée vers l'inconnu, les quinze ou vingt centimètres qu'ils auraient dû ajouter aux dimensions maximales jamais pratiquées de mémoire de tailleur, les quinze ou vingt centimètres superflus, scandaleux pour tout dire. Ils n'aimaient pas le regard qu'ils posaient sur la table de coupe et cet effarement qui les oppressait, non, ce n'est pas possible, est-ce possible ? Ils n'aimaient pas cette compression du thorax, puis cette longue et profonde inspiration qu'ils devaient effectuer avant d'engager les ciseaux dans le tissu, le doute, le sentiment d'insécurité qui les renvoyaient à leurs années d'apprentissage, non, ils

n'aimaient pas cela, qui pourrait aimer cela? Le fils du grand Horace exagérait. Pour celui-ci, ils avaient dû obtempérer à force de menaces, de gueulantes, de flatteries, mais la famille avait récidivé avec ce Jean plus invraisemblable encore, et là, c'était impossible, tout à fait impossible, qu'il trouve un pays de géants, eux resteraient des tailleurs normaux de Saint-Marc, pour des gens normaux de Saint-Marc. Ils ne désiraient pas en être malades, ne désiraient pas se livrer à des calculs sans fin et se réveiller chaque matin, barbouillés par des rêves de tissus gâchés, de costumes immondes. Faudrait-il que ce garçon, sans communes mesures, tracasse leurs nuits en plus de leurs jours? Cela choquait leurs conventions de tailleurs bienséants, corrects, absolument professionnels, de tout temps et de pères en fils, tous. À partir d'une certaine dimension, pensaient-ils, on entre dans l'illimité, et un tailleur conséquent ne peut penser l'illimité, un tailleur conséquent coupe, coupe avant l'infini. Tout le monde peut comprendre que le tissu des jambes et des manches ne suive pas jusque-là, et d'ailleurs personne n'ira dire quel beau costume, mais quel homme! Les mensurations de cet olibrius n'étaient donc pas à prendre au sérieux, les tailleurs n'acceptaient pas qu'un enfant du pays qu'ils connaissaient depuis le ventre de sa mère en quelque sorte s'élève au-dessus de la moyenne dans des proportions choquantes pour tous et plus particulièrement pour eux les tailleurs de Saint-Marc. Ils prédisaient qu'un jour ce garçon ne passerait pas sous la toise et c'était en termes de droit qu'ils pensaient, holà! pas de ça chez nous, pas de ça Lisette. Ils raccourcissaient au besoin, mais rallonger, jamais, et l'essayage final se terminait par l'humiliation qui les obligeait à détourner la tête, car toujours Jean avait une moue dubitative et des yeux déçus qu'il accompagnait d'un soupir résigné. Ce n'est qu'en

1916 qu'il trouverait à Paris, dans le X<sup>e</sup> arrondissement, M. Cerno de Czernowitz, un tailleur à la mesure de ses mesures, quelqu'un qui ne trouverait pas blessant de grimper sur un escabeau le nombre de degrés nécessaires, ne vous inquiétez pas, dans mon pays, il y avait aussi des grands hommes. Il avait pris toutes les mensurations, lui avait prédit qu'il n'en changerait pas, que pour cela il avait l'œil. Plus encore que pour le travail impeccable, Jean lui serait reconnaissant de s'être mis à sa hauteur sans en être offensé. Nous ferons du bon travail, monsieur Jean, avait dit le petit homme de Czernowitz, et peut-être serait-il le premier à nommer Jean, M. Jean.

Tout cela est dans la cour sous le soleil en cet après-midi de 1919, et Jean a un costume d'une coupe parfaite et à sa taille, manches parfaites au ras des poignets, jambes parfaites au ras des souliers.

Aristide laisse entrer son frère, il le suit de loin. Jean a ignoré la table familiale, celle des chaises près de la fenêtre. Aris le retrouve assis à la table de dessert, celle des domestiques chargées des enfants en bas âge, boudeurs et braillards, et où on les barbouille de bouillie depuis des générations. Le chapeau est posé sur la table, la valise à ses pieds.

Je suis comme un chat, perchée dans l'encoignure de l'une des fenêtres de gauche, contre la grosse grille de fer rouillé.

Je vois, j'entends.

Ce n'est pas ta place.

C'est vrai, et Jean remue son grand corps, s'extirpe de la table, revient à celle de devant. Il s'assoit à ce qu'on nomme le haut bout, la place du père, la place du maître, sa place. Comme avant, ses jambes s'enfoncent loin sous la

table, il cale son dos comme avant. Aristide pose une main sur la chaise de droite, l'autre encombrée de sa canne, il se décide, s'assoit en la tenant par le milieu, comme avant il s'installe à sa place, comme avant il heurte les jambes de son frère et d'un coup lâche la canne, se relève en ressort, la chaise s'affale sur le dos, il dit vite et fort, alors c'est bien toi, Jean, c'est bien toi, en écho Jean aura tout au long l'information unique, même pas gazé même pas fou. Aris le prend aux épaules et dit encore, c'est bien toi, ah! alors c'est toi, comme tu vois, même pas gazé tu en as de bonnes, c'est bien toi, et même pas fou, si je n'avais pas cogné tes grandes jambes je n'aurais... alors c'est toi, c'est bien moi et même pas gazé même pas fou, tu vois, et pendant qu'il s'applique à varier, même pas gazé même pas fou, émerge encore vague, c'est donc cela, il m'a cru mort contre toute raison, Aris a espéré peut-être, mon frère aurait voulu, c'est donc cela, et alors je suis comme un revenant, et...

Et plus tard, me dira tante Amandine, il sera reconnaissant envers son frère pour ce mot, rien que suggéré au fond, c'est ce que je lui disais, car enfin, c'est lui, Jean, qui l'avait formulé, et non pas Aris qui n'avait fait qu'être étrange, si tu te souviens de ce que je t'ai raconté, petite. Mais il n'en démordait pas, le revenant revient mais ne reste pas, le revenant s'en va, disait-il, pour le savoir, il faut un mot, je le dois à mon frère. Le revenant, dirait Jean à Amandine, n'a plus de passé, on ne le reconnaît plus, tu comprends, il ne peut pas redevenir, seulement devenir parce qu'il est quelqu'un d'autre, d'une autre espèce peut-être, quelque chose de cet ordre, c'est ce que je crois, disait-il, et ce n'était pas facile à comprendre, petite. Quelquefois, au détour de certaines circonstances, je me disais, c'est sans doute le revenant, et c'est pour ce mot précieux

qu'il a eu autant d'indulgence envers Aristide, jusqu'à la bêtise parfois, me dira tante Amandine, une indulgence qui dépasse l'entendement... jusqu'à notre retour après la dernière guerre, mais c'est une autre histoire, petite.

Maintenant, tous les fantômes s'estompent puis s'effacent, car je me souviens à peu près des récits de ma grand-tante Amandine sur mon grand-oncle Jean, après la mort de Jean. Et depuis le jour où l'on a dû vider tous les meubles de la maison de Rocterre, j'ai su qu'il me faudrait aussi meubler les vides.

Construisons nos légendes, me disait une amie.

Construisons.

Ils boiraient dans ces gros verres bullés, épais et fragiles, lisses, légèrement évasés, vaguement verdâtres au cul comme la poisse, des verres sans pied qui traversent le temps, hormis l'inadvertance d'un liquide trop chaud sur leurs parois trop froides ou d'une eau savonneuse imprudemment dosée, et d'une main insouciante qui ne mesure pas la métamorphose de ces objets rigides en anguilles, et qui échappent soudain, et qui choient sur la dalle avec un bruit de rire qui se brise. Cela porte bonheur, dit-on. On peut écrire sur n'importe quoi.

Ils se regardent, Aristide apaisé. Il parle de la guerre, du temps de la guerre, la sienne, celle de l'arrière. Plus d'hommes ici ou seulement des permissionnaires de temps à autre et des prisonniers, quelquefois paysans, une chance alors ou des gamins, des vieux, des femmes, mais tout le monde occupé au plus pressé chez soi, normal. Tu as bien

Tous mes remerciements pour leurs lectures attentives, leurs encouragements et leur générosité à A. Bouche, C. Briand, D. Chervy, D. Cooreman, K. Ketz, A. Lamy-Simonian, A. Leclaire, V. Moreau, Morgan, E. Raymonde, M. Semré.



La Sentinelle  
tranquille sous la  
lune  
Soazig Aaron

Cette édition électronique du livre *La Sentinelle tranquille sous la lune*  
de *Soazig Aaron*

a été réalisée le 01/02/2010 par les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en février 2010 (ISBN : 9782070127740)

Code Sodis : N32452 - ISBN : 9782072313790